



Éclat des cuivres, rythmes syncopés, déluge de décibels, toutes
The ringing brass, syncopated beat and
les musiques issues du «son» coulent ici comme des fleuves.
deluge of decibels provide a musical
Plus qu'un refuge, elles sont un exutoire en ces temps difficiles.
catharsis in these difficult times.

Cuba

l'île de toutes les musiques

Cuba: the music mecca



PAR JACQUES MAIGNE
PHOTOS SVEN CREUTZMANN

Le jour décline doucement sur les bassins du port de La Havane et les serveurs du bar Los Dos Hermanos, figés dans la chaleur moite d'un crépuscule au ciel couleur de plomb, n'ont pas un regard pour les quatre filles qui chantent et dansent face à la salle déserte. Déhanchements langoureux et répertoire éclectique, de l'inévitable *Guantanamera* à une version salsa de *Chan Chan*, le tube de Compay Segundo,

nonagénaire promu star mondiale du «son», pour trois fois rien. Le seul couple présent s'éclipse discrètement et les jeunes musiciennes du groupe *Aroma de Mujer* (inspiré du titre d'une telenovela colombienne qui paralyse toute l'île trois soirs par semaine) continuent à se trémousser devant le vide. Dans la rue, une Chevrolet des années cinquante fait rugir son moteur et crache un nuage de fumée âcre. Los Dos Hermanos, merveille de bar au comptoir interminable qui

fut l'un des refuges de Federico Garcia Lorca lors de son séjour à Cuba, est encore un lieu hybride que ne fréquentent guère les touristes. Certes, on paye ici en dollars mais la clientèle du cru, notamment les marins et les douaniers, s'agrippe comme elle le peut, quand par miracle dansent quelques billets verts. Ce soir, c'est calme plat et les quatre musiciennes repartiront bredouille. Hier soir, elles ont fait la fête : dix dollars en trois heures,



mendiés de table en table. Une petite fortune...

Dans le cœur de La Habana Vieja (les vieux quartiers de La Havane), là où les chantiers de rénovation battent leur plein, là où la ville a dessiné ses miroirs les plus séduisants, les touristes s'enivrent d'éclats de culvres, de rythmes syncopés, de chocs de bongos (paire de petits tambours), de *tumbadoras* (version moderne du grand tam-tam africain) ou des crissements obsédants du *chequeré* (calebasse couverte

de perles) qui confluent au hasard des terrasses, des arrière-salles de cafés ou des patios d'hôtels souvent luxueux. *Méringué*, *mambo*, *cha-cha-cha*, «son», *salsa*, *boléro*... Le quartier historique de La Havane, cloche de verre réservée aux touristes et subtil trompe-l'œil de l'autre ville, la vraie, celle qui oscille entre misère et paranoïa, est aussi une immense boîte à rythmes, le conservatoire de toutes les musiques qui se sont, un jour ou l'autre, épanouies aux quatre coins de l'île.

Taberna Franco (près du *Floridita* qui fait payer comptant le culte à Hemingway), café Paris, hôtel *Ambos Mundos*, hôtel Valencia, café La Mina, terrasse du Don Giovanni... Partout, et à toute heure, des groupes de tous âges, de tous niveaux sociaux, donnent l'aubade à des visiteurs aux anges. Au bar La Lluvia de Oro, dans la rue Obispo, le groupe A Mi Tierra fait un tabac avec un répertoire nostalgique et sirupeux, très années cinquante. Sous les arbres de la terrasse du *Bosquecito*,



La musique est un atout du tourisme cubain. Ci-dessus, les Jubilados Cubaneros en répétition dans un bidonville de Santiago. Trompettiste du groupe, Jose Godines «Pepe» fait un tabac dans une salle de la vieille ville (en haut à droite). Above, Jubilados Cubaneros rehearses in a Santiago slum. Top right, trumpeter Jose Godines "Pepe" is a hit in an Old Havana club.



à deux pas de la cathédrale, Paky et son Big Bang déroulent, eux, un répertoire plus original, plus personnel, bâti sur les compositions du guitariste Alsidés Medina et d'un remarquable violoniste, Jose Enrique Rodriguez. Oui, la musique est partout à La Havane, la musique malgré tout, au-delà de tout, à la manière d'une sublime ironie, art populaire vital devenu, à hauteur des cigares, du rhum ou du Che, l'un des atouts clés du tourisme cubain. Ils sont ainsi plusieurs centaines de musiciens, parfois venus de fort loin, qui tentent ici leur chance afin de récupérer quelques billets verts, respirer un peu, survivre ou même rêver

à la recherche d'une issue, d'un futur. La musique cubaine est à la mode, partout elle explose et quelques grands labels européens ou nord-américains ne cessent de débusquer de vieilles gloires qu'ici tout le monde avait depuis longtemps oubliées. Compay Segundo, bien sûr, mais aussi le pianiste Ruben Gonzales ou le chanteur Ibrahim Ferrer, tous âgés de plus de quatre-vingts ans, ou encore les sœurs Faez, virtuoses de la Trova, chanson traditionnelle des troubadours anciens, qui viennent d'enregistrer leur premier disque après cinquante ans d'anonymat. Oui, la musique, ou plutôt les musiques, greffes successives issues de la quarantaine de rythmes distincts qui

Partout, et à toute heure,
Everywhere and anytime, groups of all
des groupes de tous âges et de
ages and abilities are playing gigs
tous niveaux donnent l'aubade

d'ailleurs, d'une nouvelle vie. Tels la boxe ou le basket dans les ghettos noirs des États-Unis, ou la taumachie dans l'Espagne franquiste, la musique fait fantasmer des milliers de jeunes Cubains

dessinent le tronc commun du «son», coulent ici, et depuis des lustres, comme des fleuves, comme ces vents venus de la mer qui font frémir les palmiers royaux ou les ceibas, les deux arbres sacrés de l'île.



Dans les pauvres boutiques où trône le Che, dans les fermes des vallées perdues, la guitare a toujours le pouvoir du rêve, malgré tout, au-delà de tout. The guitar fuels dreams, even in a meager shop lost in a remote valley.

Un langage luxuriant, spontané

Music is a spontaneous language spoken by

et commun à tous, fondement

all—a major foundation of the Cuban nation

majeur de la nation cubaine



«L'histoire de Cuba est dans le parfum de son tabac et dans la douceur de son sucre, mais aussi dans la lascivité de sa musique. Et dans le tabac, le sucre et la musique, Noirs et Blancs sont côte à côte dans le même bouillonnement créatif depuis le xiv^e siècle... Blanc, sucre et guitare ; Noir, tabac et tambour. Aujourd'hui synchrétisme mulâtre, café au lait et bongo.» Ces quelques lignes du grand ethnomusicologue disparu dans les années soixante, Fernando Ortiz, qui accompagnent sa collection impressionnante de percussions exposée au Musée de la musique de la vieille ville, sont toujours d'actualité. L'extraordinaire fécondité de la musique cubaine est, comme au Brésil, intimement liée à son métissage,

à ses influences africaines. Pancho Amat, ancien professeur de physique-chimie reconverti en virtuose du tres, cette guitare propre à Cuba, parle de rencontre entre l'Afrique, l'Espagne et la France, et signale, parmi tous les apports venus du monde entier, la présence dans l'est de l'île d'un cornet chinois qui est en fait d'origine hindoue. Comme d'autres, il souligne la vitalité des quatorze conservatoires du pays, tous de haut niveau, qui ont formé la plupart des stars en activité. Leonardo Padura, auteur du remarquable *Électre à La Havane*¹ et fin connaisseur des évolutions musicales du cru, se montre convaincu «qu'à la manière d'un langage spontané et commun, profondément

populaire, la musique est l'un des fondements majeurs de la nation cubaine». Pour cet écrivain renommé, critique subtil du régime, la musique est un espace hors d'atteinte, intouchable. «l'art du peuple entre tous, accessible à tous, sans race ou classe, et qui de fait est hors de portée ou même au-dessus de la politique». Attablé dans la cuisine de sa maison cernée de bananiers du quartier de Montilla, faubourg très populaire de La Havane, Leonardo Padura estime même que ce «langage luxuriant» propre à Cuba est une forme de baromètre, ou de miroir. «Nous vivons en ce moment une période faste pour notre musique, alors que la situation sociale est très dure. De la même manière, la musique a flambé dans les dernières années de la dictature de Batista, une autre époque très dure pour les gens. Ce n'est pas un hasard, parce que la musique est mieux qu'un refuge, elle permet d'expulser les tensions. Le succès populaire de la salsa, le mouvement musical qui pour la première fois relie toutes les Caraïbes, est lui aussi significatif et révélateur : née dans les communautés cubaines exilées à New York, cette musique que vous ne comprenez pas toujours a fini par conquérir notre jeunesse dans les années 1960. Elle est leur



Répertoire nostalgique ou rythmes endiablés sous le regard d'un commandant de la Révolution (à droite), les corps explosent dans la danse.
 The music, from retro hits to devilish new rhythms, gets everyone on their feet.

Émotion, chaleur et quelques
Emotion, body heat and a few glorious
boléros sublimes entre deux
boleros between two rounds of rum
tournées de rhum

étendard, leur rock à eux et permet aux corps d'exploser dans la danse. » Cap sur la salsa, donc, dans les méandres de la ville aux colonnes, parmi les somptueuses bagnoles américaines des « fifties » mille fois rafistolées, les façades qui clignotent sur des merveilles englouties ou chancelantes, les camelios bondés, autobus préhistoriques, les boutiques d'État ouvertes sur le vide, et puis ces gens au sourire intact, provocant, miraculeux, qui se croisent sur le Malecon, la promenade qui n'en finit pas de frôler les eaux bleu-noir du golfe du Mexique. La Havane est une vieille dame ridée qui souffre en

silence et avec une élégance innée, une cité fossile électrique, magnétique, envoûtante. Et la salsa, ou mieux encore la timba, version plus « speed » comme disent les spécialistes, lui va comme un gant.

Ce soir, dans le décor sombre et kitsch du Café Cantante, le cabaret enfoui dans le sous-sol du Teatro Nacional, on a vibré en découvrant la voix intacte de Compay Segundo, l'ancêtre que se disputent depuis quelques années toutes les scènes occidentales. Le vieux sonero de Santiago de Cuba a une énergie, une sûreté qui laissent béat. Et le sextet de Papi Oviedo qui l'a précédé était d'une précision

confondante. On a aussi adoré, les boléros désuets et charmants qui, chaque soir, émeuvent les touristes qui se pressent au Dos Gardenias, complexe bon chic bon genre, aussi lisse et froid que ses serveurs. Chez La Yoya, ancienne chanteuse de revue qui transforme son appartement minuscule en cabaret improvisé chaque fin de semaine, il y avait davantage d'émotion et de chaleur et quelques boléros sublimes, entre deux tournées de rhum. La Havane, la nuit, est plus belle encore, plus mystérieuse, peut-être à cause de cette pénombre due à l'éclairage hésitant de ses rues. Les passants sont des ombres

chinoises mais la cité fantomatique, qui fut avant la révolution une Mecque de bars, de cabarets, de bordels, a encore des poussées de fièvre, ou des souvenirs.

Le Pico Blanco, par exemple, cabaret grand ouvert sur la ville et la mer au sommet de l'hôtel Saint John's, est un décor de film. Lumières tamisées, sofas profonds, barman en nouet pap' et sol ripoliné. Lieu d'autrefois, qui a traversé sans cilier les séismes prolétaires et où le groupe Genero Feeling, dont le mentor fut Angelito

des vendeurs clandestins de cigares, des *jineteras* (cavalières, pour prostituées) à l'affût d'improbables *gringos* et des numéros que Pigalle avait déjà oubliés sous la IV^e République. Ébouriffant. La Havane «by night», c'est un monde en soi, un monde sépia, encore baubutiant, qui vient à peine de s'éveiller pour capter les éternels billets verts de l'ennemi numéro un, les billets qui nourrissent toutes les obsessions ou la schizophrénie de l'immense majorité des Cubains



Díaz Anfitrión dans les années cinquante, continue, nuit après nuit, à ressasser son répertoire sentimental en diable, «todo lo que presa el alma», tout ce qui attrape l'âme, comme dit joliment Marisel, une employée de l'hôtel. Il y a aussi le Gato Tuerto (le chat borgne), où l'excellent trovadero Juan Carlos Gomez fait oublier le décor métallique et la climatisation de chambre froide. Ou encore le très décadent Las Vegas, cabaret archéologique que l'on déconseille à tort aux touristes. Le lieu idéal pour un film de série B, juste avant la bagarre finale, avec un portier noir de plus de deux mètres,

qui n'en voient jamais la couleur. Un détail, exemple entre mille : pour poser le pied dans ces lieux-là, il en coûte entre 5 et 15 dollars l'entrée, sans consommation. Le salaire mensuel d'un médecin, c'est à peu près 300 pesos. Quinze dollars pile ! **La ville de toutes les musiques**, toutes celles qui ont fait danser l'Europe et les États-Unis depuis les années trente, et qui se déclinent en boucle, à l'infini. Pas toujours dans des lieux publics. Cet après-midi, Mirta, superbe chanteuse de *santetera*, cette religion qui a réussi la fusion entre catholicisme et rites animistes africains, essentiellement yorubas, a rendez-vous calle Cuba,

Cuba: the music mecca

The day fades slowly into the waters of the Havana port. The waiters at the Los Dos Hermanos bar are oblivious to the four young women swaying their hips and singing everything from the ubiquitous *Guantanamera* to a salsa rendition of Chen Chan, 90-year-old Compadre Segundo's hit track. The only couple present slips quietly out, and the young musicians of *Aroma de mujer* (named for the hit Colombian TV series that gloss the island's inhabitants to their sets three times a week) continue to gyrate a while before pecking up. Los Dos Hermanos, with a counter that seems to stretch for miles, was one of Federico Garcia Lorca's favorite watering holes whenever he came to Cuba. Not many tourists come here, mostly sailors and customs workers, but customers still must pay in dollars.

Outside, a 1950s Chevy revs its engine and *belchos* smoke. Tourists flock to Old Havana to revel in the syncopated beat of bongos, brass and *tumbadoras* (modern African *tom-toms*), and in the hypnotic grating of the *chequera*, a kind of bead-covered calabash. *Marengo*, *mambo*, *cha cha cha*, *salsa* and *bolero* wait from terraces, the back rooms of cafés, and hotel patios. Havana's historical quarter—a subtle *trompe-l'œil* rendition of the real part of town where poverty and *paranoia* are rife—is like a conservatory for the musical forms that spring up here, flourish and spread throughout the island.

Everywhere and anytime, groups of all ages and abilities are playing gigs to the visitors' great delight—at *Taberna Franco* (near the Florida of Hemingway-cult status), *Café Paris*, the *Ambos Mundos* and *Valencia* hotels, *Café La Mina*, the terrace of the *Don Giovanni*, and elsewhere. At *La Lluvia de Oro* bar on *Calle Obispo*, the group *A Mi Tierra* goes over big with its syrupy 1950s retro repertoire. On the *Bosquecito* terrace near the cathedral, *Paky* and his *Big Bang* are going to town with a more original repertoire featuring numbers by guitarist *Aldes Meina* and a remarkable violinist *Jose Enrique Rodriguez*.

Music is to young Cubans what boxing and basketball are to kids who grow up in U.S. ghettos or what bullfighting was to young Spaniards under Franco's rule: it represents a future, a way out. Cuban music, featuring over 40 distinct rhythms, is popular throughout the world. European and North American labels are constantly discovering the "latest" musicians who



à deux pas de l'église de la Merced, au cœur de la vieille ville où l'on lutte corps à corps contre la misère. Au rez-de-chaussée, une famille ordinaire, donc pauvre, a mitonné un autel somptueux pour célébrer l'anniversaire des saints qu'elle honore depuis huit ans : au pied d'une cascade d'étoffes bariolées, les monticules de fruits, de viande, de gâteaux équivalent à des mois de sacrifice. C'est ainsi. Et quand Mirta, voix magique, fait danser tout le monde au son des violons,

de la guitare et de la tumbadora, elle a comme un souffle intérieur, une grâce. Musique d'en bas, musique authentique des petites gens, de leur croyance. Mirta, remarquée par des Européens, a déjà effectué deux tournées en France, mais cela n'a pas bouleversé sa vie. Elle continue à chanter dans les coursives cachées de La Havane, là où l'on s'en remet à Yemaya, Ochun, Obatala ou Chango pour oublier le présent, et refuse tout contrat extérieur dans ces hôtels

et restaurants proches ou voligent les dollars. «Je suis une chanteuse de mon peuple, c'est ma raison de vivre», dit-elle avec un sourire charmeur. Il y a encore d'autres lieux, d'autres musiques. Jusqu'au tourna. Dans les jardins de l'Union des écrivains, chaque mercredi en fin d'après-midi. Dans le callejon de Jamel, entre les rues Soledad et Hospital dans Centro Habana, tous les dimanche matin avec des chants et des percussions très africaines.



Où dans cette Casa del Tango, débusquée calle Neptuno, où une poignée de doux dingues danse plusieurs fois par semaine pour célébrer le culte du Toulousain Carlos Gardel qui compte ce genre de fan-club aux quatre coins du continent latino-américain. Juke-box géant, ville-cabaret, de jour et de nuit, et jusque dans ces pousse-pousse version cubaine où des bricoleurs de génie ont installé des mini chaînes censées couvrir le vacarme de la rue. **Seule la salsa, la vraie salsa** des grands orchestres qui, sur un seul solo de batterie, fait tanguer et exulter les corps, la salsa désignée comme cœur de cible par Leonardo Padura,

have been around in Havana for ages: Compay Segundo, pianist Ruben Gonzales, the singer Ibrahim Ferrer—all over 80—the Fabez sisters (Tropa virtuosos, the traditional troubadour ballads), who just recorded their first album after 50 years of anonymity. "Cuba's history lies in the aroma of its tobacco and the sweetness of its sugar, but also in the lascivity of its music. And in tobacco, sugar and music, black and white have coexisted in the same creative effervescence since the 15th century... White, sugar and guitar; black, tobacco drums. Now it is a syncretism of miscegenation—café au lait and bongo." These few lines by Fernando Ortiz, the late great ethnomusicologist who died in the 1960s, is featured in a vast exhibit of percussion instruments at the Music Museum: they are still relevant today. Leonardo Padura, author of *Electra in*

Art populaire vital, la musique appartient à la rue. Ci-dessus, salsa après la pluie à Santiago de Cuba. A droite, deux musiciens du groupe Jubilados Cubaneros en répétition. Above: salsa in Santiago, just after a rainfall. Right: two musicians of Jubilados Cubaneros rehearsing.

Musique d'en bas, musique Music from the streets—the authentic authentique des petites gens music of the working class et de leurs croyances

ou par d'autres comme le laboratoire de toutes les avant-gardes de la musique «made in Cuba», a feint un moment de résister. Normal. Cette musique-là, ouverte en trombe dans les années soixante-dix par

Havana, believes that "music, like a spontaneous common language that is deeply popular in origin, is one of the major foundations of the Cuban nation." A fierce critic of Castro's government, he sees music as "the art of all of the people. It has neither race nor class and is thus

le Porto-Ricain (de New York) Eddie Palmieri et, ici même, par Juan Formell et son groupe Van Van, toujours adulé, effraouche les touristes. Mais cette fois, on y est, dans l'enceinte de la Casa de la Musica, et pour un orage de deux heures non-stop du groupe

Groupes traditionnels ou dérivants, ils connaissent leur public. Ci-contre et à droite, les Cumbancheros et en bas, les Conjunto Folclórico Teleguas à Santiago de Cuba.

Below and top right, the Cumbancheros; bottom right, the Conjunto Folclórico Teleguas.

Azúcar Negro, mené par une chanteuse cent mille volts. Cuivres, percussions, basse, enchaînements au cordeau, rythmes hallucinants à tombeau ouvert, comme un paroxysme de tout ce qu'on avait entendu jusque-là. Ne pas bouger face à ça ? Pas simple. Avec la Charanga Habanera de David Calzado, c'est pire encore. Ou plutôt mieux. Aussi «speed» que les Sucres noirs, avec en plus des emprunts au rap ou au rock version «hard». Très impressionnant. Et encore, là, dans le décor dégingué du bidonville Fanguito où la Charanga a ses habitudes, ce n'est qu'une répétition. Mais les gosses du quartier sont des danseurs du feu de dieu, comme tous les gamins de la ville. La Charanga, ça décoiffe, avec violence, et ils ont d'ailleurs été interdits de concert l'an dernier par les autorités pour une durée de six mois. En haut lieu, lors d'un concert télévisé, certains n'ont pas apprécié la vitalité et les contorsions suggestives des membres du groupe. David Calzado, le leader, ancien violoniste classique qui a rompu les amères, s'en moque. «C'est cette musique qu'attendent les jeunes, c'est avec ça qu'ils peuvent s'exprimer, s'écarter : le reste n'a pas d'importance et si ça ne plait pas à certains, dont les touristes, tant pis. Nous, on sait qu'on a trouvé un style qui colle à notre époque, à notre public.» C'est ce public, jeune, électrique,

souvent venu des quartiers chauds de la ville et en majorité noir, qui danse ce soir sur l'immense piste du Salón Rosado, la seule boîte authentiquement populaire, et pour cause : ce temple de la salsa à l'air libre, où se défonce le groupe

ailleurs de jungle. Plutôt dangereuse. Mais c'est pourtant là, dans le déluge des décibels, le rythme lancinant des basses et des percussions de Paubilito, en surplomb de cette masse de danseurs possédés, sensuels, à deux doigts d'une folie

Dans le rythme lancinant des
The dance floor is a madhouse amid the
basses et des percussions, une
decibels, the bass and the percussion
masse de danseurs possédés



Paubilito F. G., l'un des meilleurs du moment, est le seul lieu musical de La Havane où l'on peut payer en pesos cubains. Alors, du coup, le Salón Rosado a parfois tendance à jouer les défouloirs et, certaines fins de nuit, cette piste surnommée «la leonera» où peuvent s'agglutiner 5 000 danseurs a effectivement des

épisodes, qu'on a cru entrevoir le cœur et le corps de la cité de toutes les musiques cubaines, comme une prémonition de ce que La Havane pourra révéler demain. Son et danse en fusion, à la manière d'un métal précieux.

J. M.

T. Éditions Métailié, 1998.

unattainable, off-limits, even above politics." Sitting in the kitchen of his house amid the banana trees in Havana's working-class area of Montilla, Padure sees music as a kind of barometer or mirror. "Music flourishes in the kind of period we're going through, when the socioeconomic situation is very difficult. In the same way, music really took off near the end of the Batista dictatorship, another harsh time for the people. It's no coincidence, since music is more than a refuge: it acts as a catharsis for tensions. Salsa's popular success is also quite revealing. The first music to link the entire Caribbean, salsa grew out of the communities of exiled Cubans in New York and finally reached Cuban youth in the 1960s. It is their standard, their own kind of rock and allows the body to explode into dance."

Pre-Castro Cuba was a mecca of bars, cabarets and brothels; a few traces remain. Pico Blanco, for example, a cabaret atop the Saint John's hotel, could be a film set with its dim lighting, cushy sofas and barmen in bowties. The Gato Tuerto (the one-eyed cat) features the excellent trovadero Juan Carlos Gomez, who heats up the cold steel decor and icebox atmosphere. And there's the very decadent Las Vegas cabaret—the ideal B-series film set, with clandestine cigar vendors and *jineteras* (male escorts for prostitutes) scouting for stray gringos (tourists are advised to avoid the Las Vegas but they shouldn't be). Cover charges at these places range from 5 to 15 dollars. A doctor's average monthly salary is about 300 pesos—15 dollars even. The range of music is astounding, as are the venues. Mirta, a superb *santania* singer—a fusion of Catholicism and

African animistic rites—sings in hidden spots throughout Havana. She has toured Franco twice, but still chooses to perform at home, in places the locals can afford. Concerts are held in the gardens of the writers' union each Wednesday afternoon. There's African-style song and percussion every Sunday morning in the Callejon de Jamel in central Havana. And a fistful of fans dance in homage to Carlos Gardel each week at Casa del Tango. The only exception was salsa—real salsa with a big orchestra where drum solos can send the body into *dolirun*. Popularized in the 1970s by the Puerto Rican Eddie Palmieri (from New York) and in Cuba by Juan Formell and his group Van Van, salsa initially scared off tourists—but no more. The Casa de la Musica's non-stop two-hour session tonight features Azucar Negro and a lead singer with a thousand-volt voice. It's not easy to stand still. It's even harder with David Calzado's

Charanga Habanera, which is as fast as Azucar Negro with streaks of rap and hard rock. The concert in the decrepit decor of the Fanguito slum is only a rehearsal. But the neighborhood kids are dynamite dancers, like all city kids. Charanga was banned from performing for six months for violence and has drawn criticism for their somewhat "suggestive" movements. Yet Calzado, a former violinist, laughs it off: "Young people have been waiting for this kind of music. They can express themselves, go crazy. Who cares about the rest? And if some people, tourists included, don't like it, then too bad. We've found a style that fits the times and the public." This public, young, electric and primarily black, is going wild tonight on the huge dance floor at the Salon Rosado, the only authentically working-class nightclub. This temple to salsa (and timba—a high-speed version) is the only club in Havana where clients pay in Cuban pesos. Tonight F.G. Paublito is playing, and the dance floor is a madhouse. It can be dangerous at times, but here amid the decibels and the bass and percussion rhythms is where you can glimpse the heart and soul of the city, like a premonition of what Havana has in store for the future: sound and dance in fusion, like a precious metal.

